

Septembre

L'été où j'eus enfin six ans, mes frères et soeurs prirent plaisir à me brosser un sombre tableau de la condition écolière. Ils me parlaient de temps qui n'en finit plus de passer, de tâches souvent fastidieuses, d'interdits, innombrables,. À les entendre, l'automne viendrait m'expulser d'un monde édénique pour me projeter dans ce qu'ils décrivaient comme un goulag sans savoir encore utiliser ce mot.

Papa et maman, témoins de leur manège, les semonçaient de ternir ainsi le plus grand de mes rêves : participer à la rentrée scolaire.

À chaque mois de septembre jusque là, les grands jouissaient de vêtements nouveaux, de livres, de cahiers et de crayons merveilleux, tandis que ma vie demeurerait inchangée. Ils partaient pour l'école et moi je restais confinée aux quatre murs de notre logis. J'avais beau y être en agréable compagnie, je le trouvais bien petit. J'enviais ceux qui prenaient le large.

Pourtant, aux dires des détracteurs du milieu scolaire, je ne tarderais pas à regretter mon île lorsque je serais passée sous le régime des robes noires. Nos parents pour leur part louangeaient ces gens qui consacraient leur vie à la formation et à la connaissance.

Le débat était sans fin. Les partisans de l'école buissonnière clamaient que règlements et pensums n'ont rien d'attrayants. Les défenseurs de l'éducation faisaient valoir leur caractère de nécessité. Une salle de classe est comme une prison, disaient les uns. On peut y être heureux, rétorquaient les autres. Je ne savais plus à quel saint me vouer.

En ce mois d'août du début des années cinquante, je vivais une histoire troublante : un grand désir teinté de peur.

L'école Saint-Fidèle... Quelles joies, quelles misères me réservait-elle derrière ses grands murs de briques brunes?

Vint le jour où j'entendis : demain l'école! L'heure de vérité était toute proche.

D'aucuns tentèrent encore de me persuader que la part bienheureuse de ma vie tirait à sa fin. Je m'efforçai de rester sourde aux propos de mes prophètes de malheur, mais je passai tout de même la journée à me demander si les études sont un drame, si les religieuses sont sévères et si une ceinture de cuir peut parfois être une arme.

Le matin de la rentrée, au moment de revêtir mon nouvel uniforme, j'avais la gorge un peu serrée. L'inquiétude me rongait.

Maman boucla un ruban dans mes cheveux tout en me comblant de propos encourageants. Mes frères parlaient de soumission, mes soeurs de devoirs et de leçons. Le tout avec des mines d'enterrement.

Pourtant, envers et contre tout, je ressentais une tenace et mystérieuse petite joie : la fierté d'être enfin du nombre.

Une main bienveillante me conduisit jusque dans la cour de l'école. La plupart des enfants y étaient joyeux. Moi je tremblais un peu dans mes souliers neufs et bien cirés.

Une vigoureuse cloche mit fin aux jeux et aux bavardages. On nous fit mettre en rangs bien droits et selon une consigne ferme : les petites à l'avant, les

grandes à l'arrière. Pour une première fois (cela ne serait pas la dernière), le milieu scolaire me révélait son obsessive habitude de tout comparer, de tout classer, de tout graduer. J'étais petite : je fus une des premières élèves de la nouvelle première année à franchir le seuil de la grande école.

Je découvris, non sans vertige, la largeur, la longueur et la hauteur des corridors, puis la grandeur de la pièce qui pour les prochains mois serait ma classe. Une trentaine de pupitres de bois verni y formaient des rangées bien droites. On m'assigna une place tout près de l'estrade sur laquelle trônait un autre pupitre, magistral celui-là. Je fus impressionnée par les nombreux livres qui s'y trouvaient. Toutefois, le plus grand choc de la journée me vint d'ailleurs...

Sur le mur avant de notre local, à perte de vue vers la gauche et vers la droite, s'étalait un incroyable tableau noir. J'en fus sidérée.

Chez nous, la petite ardoise était objet de dispute; détenir la craie constituait un privilège. Or dans mon nouveau décor, le tableau était immense. Un espace pour tant de signes! Un lieu à faire rêver.

Dans la partie supérieure de cet océan noir, j'ai aperçu les lettres de l'alphabet, tracées de façon très

solennelle. Majuscules et minuscules se tenaient si soigneusement inclinées, elles épousaient si fidèlement des lignes guides que j'ai commencé à redouter que mes frères et soeurs eussent pu dire vrai.

Les lettres... Aurai-je autant de plaisir à les tracer ici que sous l'oeil bienveillant de mon père? Si tout ici doit être aussi impeccable que ces figures modèles, adieu mes joies d'antan...

Le timbre d'une cloche vint requérir mon attention. Une voix en provenance d'une des cornettes blanches que j'avais découvertes peu auparavant me fit savoir que je vivrais «ma première année d'école» dans la classe de Soeur Sainte-Solange...

Mon coeur fit un bond et c'en était un bon : ma cousine la plus douce et la plus souriante portait ce prénom!

Mon institutrice venait sans le savoir de gagner mille points dans mon estime. Mon amour de l'école venait de s'agrandir, mes frères et soeurs venaient de perdre un peu de leur crédibilité. Avec un tel patronyme, qui pourrait être un monstre de sévérité?!

Notre institutrice, après quelques invocations pieuses, nous informa des règlements de notre nouvelle maison. Elle proposa ensuite quelques apprentissages. Rien de bien savant, mais le décor, les gestes, le climat étaient nouveaux et cela me plaisait.

Quand vint le temps d'aller manger, j'en fus presque déçue : nous venions à peine d'ouvrir un premier cahier. Mon crayon piaffait dans ma main et mon efface était au garde à vous. Ma petite règle toute neuve flânait près de mon futur encrier. Partir? Déjà? On vient tout juste d'arriver!

Sur le chemin du retour à la maison, je marchais à grands pas et la tête haute. J'entrai triomphalement dans la cuisine et m'exclamai : «J'ai aimé ça!» Je vis ma mère sourire l'air pas surprise du tout : «Je savais bien que tu étais comme ça!»

Ce qu'elle n'avait pas prévu et qui peut-être un peu la chagrina, c'est que je fus si empressée de retourner apprendre du nouveau que je refusai d'attendre le repas familial, que je m'improvisai un menu plus rapide et que je repartis pour la cour de l'école sans plus m'attarder.

Décidément, malgré la discipline et quelques autres défauts, je trouvais à l'école bien plus d'attraits que de désagréments.

En une matinée, ce que certains avaient trouvé plaisir à me dépeindre en purgatoire s'était révélé à mes yeux comme un nouveau monde merveilleux. Un lieu où régnait une ardoise sans fin. Une étonnante embrasure.

Depuis lors, aux heures où changer de vie me fait un peu peur, je me raconte une histoire de tableau noir.

www.genevieve-decelles.qc.ca